

Reprises sur des notes d'un journal. Et dialogue d'explicitation avec un « formateur conseil » ou un formaccompagnateur.

Préliminaire

L'outil journal ne me quitte pas depuis le jour où je l'ai ouvert pour la première fois, en débutant ma première formation universitaire. J'en conduis deux en parallèle un portant sur mon activité professionnelle et mes recherches en cours, un autre, journal d'atelier sur ma pratique de céramiste.

Quand Maëla Paul nous propose un travail d'autoformation en atelier, à partir de communication orale en appuis sur des textes écrits et circulant, au sein d'un groupe de praticiens, j'ai extrait ces notes pensant qu'un travail de recherche collective et auto formative sur l'accompagnement dans des démarches de VAE, pouvait se nourrir de ces réactions sur l'activité, épreuve de la relation de l'accompagnement, épreuve de la relation à l'autre, où ici les traces écrites sont une preuve de l'activité...

En premier lieu ces notes seraient de l'ordre des savoirs vernaculaires (endogène à l'actionneur) selon Marine Zecca. En jouant le jeu des échanges et des lectures dans ce groupe de recherche, un m'a redonné les feuilles avec des annotations. Il me semble que pour ce premier lecteur et pour moi, dans les échanges épistolaires que nous avons avec les candidats, nous jouons à ces annotations et ces questionnements en marge. Peut-être dans le travail de réflexion qu'ouvrent ces notes par leur retranscription et dans l'échange qu'engendre leur communication à d'autres cela penche du côté de savoirs transformés, de savoirs professionnels. Il y a là quelque chose qui ressemble à nos actions d'accompagnements de démarches de VAE, comme si être passé par l'épreuve de l'écriture, et de l'écrit relu, s'était joué ici pour moi quelque chose de l'ordre d'une démarche de mise à jour d'acquis de l'expérience d'accompagnement.

Il y a là un travail de développement possible de l'expérience du sujet accompagnant, et du collectif de travail, voire même, de la situation de travail, depuis le dialogue qui s'engage sur l'activité, un dialogue épistolaire avec l'autre le premier lecteur de ce texte dédié, un dialogue avec soi-même dans le journal de bord, et un dialogue avec une communauté de pairs qui, à nouveau, sont tour à tour ceux du groupe de travail de recherche et des futurs lecteurs¹ potentiels.

J'ai choisi de reprendre ces notes posées comme des demandes d'explicitation et d'y répondre... Il se produit une étrange écriture dialogique, quelque peu isomorphe à nos accompagnements. Il se produit un jeu de théâtre entre un accompagnant, un accompagné et un personnage qui se crée sur le papier. Ici il n'y a pas de référence bibliographique, c'est une écriture spontanée qui, si elle s'appuie sur des fondements théoriques, ils sont devenus si intériorisés, constitutifs de ma pensée comme cellulièrement incorporés, qu'ils n'existent plus alors sous la forme de références de savoirs scientifiques. La source est oubliée, c'est comme quelque chose qui aurait toujours été là

Dans le quotidien de mon travail il y a deux niveaux de prise de notes : Des notes rapides au sortir de l'entretien, telles celle d'un livre de bord d'un marin, aujourd'hui temps clair navigation calme, position chapitre 4.2... et puis il y a les notes du journal qui fonctionnent un peu comme le carnet d'un ethnographe,

Le journal a deux fonctions, à la fois garder traces pour aider à réfléchir, il permet de revenir sur des actions qui sans lui seraient oubliées ou avec le temps, par l'épreuve du souvenir, bien trop retransformées. Il permet aussi d'y déposer les sentiments, les réactions affectives émotionnelles, qui ne sont pas montrables aux candidats, et qui souvent ne sont pas dicibles dans l'immédiat pour pouvoir y revenir. Il crée alors le dialogue avec moi-même.

D'abord dépôt, le journal c'est ce qui me permet d'oublier et de me souvenir, ce que justement la mémoire en fonctionnant oublierait. Une part de la mémoire a pour objectif d'oublier, ce dont je me souviens est ce qui n'a pas marché, l'évènement improbable, le problème non résolu. La vie quotidienne s'oublie, la vie quotidienne du travail tout autant. Le journal permet d'y revenir, de revenir surtout dans ce qui est noté là où ma mémoire oublieuse aurait jeté la clef des coffres de dépôt. Ce qui du coup me fait ressentir l'exercice de l'écriture sur ses acquis comme particulièrement difficile. C'est ici une question de recherche qui s'ouvre : de quoi se souvient-on pour parler de ses acquis ?

¹ D'après une communication de Muriel Henry et Marie Bournel Bosson : « « je ne sais pas si c'est le mot » l'expérience comme développement de rapports entre langage et activité », 1^{er} colloque international francophone de l'association Recherches et pratiques en didactique professionnelle : « L'Expérience », 2-4 décembre 2009 AgroSup Dijon.

Ensuite retour, passeur de frontières, le journal est ma balise argos, mon ancre, j'accompagne, avec le candidat je passe des frontières, mais toujours je reviens en arrière.

L'écriture du journal est ce qui, au terme de l'accompagnement, permettrait une évaluation qualitative, vue du côté de l'accompagnant. Une évaluation quantitative, elle, se ferait à partir des notes du livre de bord, temps de navigation, durée du voyage, temps entre chaque étape, pertinence du choix de la route en fonction des événements météorologiques rencontrés à cette saison du voyage...

Je puise aussi des notes dans mon carnet d'atelier céramique. Je ne trouve pas que mes deux activités soient très différentes, en atelier céramique ou au bureau à l'école, il s'agit toujours pour moi d'accompagner des personnes à mettre en forme des contenants dans lesquels, elles jouent quelque chose de leur histoire. Les mots ne sont alors que l'argile du livret 2, qu'il faut modeler, équilibrer pour que cela tienne debout et faire œuvre de sa vie comme faire œuvre dans sa vie. Alors écrire peut rejoindre d'autres activités de création, comme la céramique, et explorer des pistes à défricher, nous verrons bien au bout du chemin où cela nous a conduit. Il ne devrait donc pas y avoir qu'une forme d'écriture, mais une ouverture du champ des possibles. Seulement voilà dans le champ du travail social le livret de VAE est pré formaté, avec des rubriques à renseigner, des cadres et des carcans disant ce que doit être la forme d'un écrit selon des préjugés établis, il y a un clicage de dossier en dossier, et un formatage, et l'impression en jury de toujours lire et relire la même chose.

Ce qui est présenté ici ce sont d'abord les notes extraites des journaux ; avec immédiatement à la suite la reprise questionnante de certains mots par les notes en marge d'un lecteur... auxquelles je tente de répondre ; ainsi s'installe comme un dialogue épistolaire. J'ai extrait les notes du journal, je les ai transcrites, puis données à lire à un membre du groupe. Ce qui est présenté ici porte aussi la transcription de la première réaction du premier lecteur : les notes qu'il a laissées dans les marges, les mots entourés et questionnés par un point d'interrogation. Puis vient l'effort produit pour tenter de répondre à ce premier, être plus explicite, plus précis, peut-être ce travail ressemblerait à ce qui fait passer des notes ethnographiques d'un journal vers une étude ethnologique². Ensuite, en utilisant des pistes que m'ouvrent des outils de la didactique professionnelle, et de longues discussions avec une autre lectrice, j'ai tenté de comprendre ce qui se tramait pour chercher à analyser cette activité d'accompagnement de l'autre... En allant au plus loin de cette démarche qu'oblige le recours à des références extérieures il y a une tentative de s'extraire de son propre terrain pour prendre, tendre vers une dimension plus distanciée.

² Philippe Descola dans « Diversité des natures diversité des cultures » Bayard édition 2010 p47

Journal de travail, Mme GF (p82)

Recommencer l'accompagnement, sur les ruines encore fumantes de l'effondrement d'un précédent travail... J'apprends peut-être davantage mon métier dans ce deuxième temps avec elle. Je découvre plusieurs points formulables aujourd'hui que sous forme de questions :

Est-il possible de réaliser le passage en un coup ? L'expérience, le métier sont là, mais tellement entre-maillés avec l'existence, avec la vie de tous les jours dans la quelle se créent des allers et retours constants entre différents champs d'activités, différentes identités, qu'il n'est peut-être pas possible d'écrire du premier coup ? Le premier écrit sert à décroiser l'expérience professionnelle visée (travail d'éducatrice) des autres champs/sources expérientiels (pratique philosophique, travail corporel et thérapeutique). Le deuxième écrit alors change de ton et de forme... Mais reconnaissance et reconstruction identitaire sont si fortement en prise avec reconnaissance professionnelle qu'il n'est peut-être pas aisé d'éviter de construire ce dossier la première fois à consonance VAP. Tout y est. Elle investit tout dans le dossier parce que c'est dans et par l'entièreté de son être qu'elle est investie dans son métier ; le premier dossier rendu ressemble alors à une demande de reconnaissance de la personne. Pourtant même si on s'y est jeté corps et âme dans l'exercice de son métier, même si on est sur la Validation des Acquis de l'Expérience qui avec un E majuscule et un singulier semble indiquer une généralisation, une globalité, ce n'est qu'une infirme partie qui sera regardée sous un angle particulier.

On peut toujours dire que ne sont validés que les acquis, et pas une Expérience, c'est une autre affaire pour celui qui s'y colle, s'en est encore une autre pour celui qui accompagne, surtout si entre les deux, pourrait naître une intime conviction que les acquis nécessaires à ce travail éducatif et social ne se sont pas toujours fondés, forgés, dans le travail salarial lui-même mais y ont été importés par d'autres expériences de vie... à concilier avec cette obscure exigence d'exposer des acquis issue d'une activité en lien directe avec la définition du métier visé

Bruno : *ruines encore fumantes, façon de parler : y a-t-il eu le feu ?*

- Oui, le passage devant le jury est une épreuve du feu dans le sens céramique, sauf que toutes les pièces ne ressortent pas indemnes de cette épreuve, certaines ne sont pas magnifiées par l'email, elles ne sont que devenues des tessons. Ce sont ces tessons que l'on ramasse ici comme les débris d'une maison bombardée par la guerre... la maison de soi.

Bruno : *décroiser ?*

- étaient entremêlées différentes expériences. Le premier livret 2 a tenté de distinguer ce qui était acquis dans chaque source d'emplois entre l'éducatif, l'art thérapie, et d'autres formes de travail relationnel. Il était là en jeu la personne dans une forme d'approche globale de ce qui la constituait. Le deuxième livret 2 est devenu une action stratégique avec des visées opérationnelles sur le diplôme et son référentiel du coup c'est ce qui m'amènerait à parler du premier livret 2 comme d'une VAP 85 donnant l'autorisation d'entamer un parcours

Bruno : *Valider des acquis et pas une expérience c'est une autre affaire pour celui qui s'y colle ?*

- même si dans mon travail je redis constamment que ce qui est mesuré ce n'est que la proximité de ce que le candidat dit avoir acquis au travers d'exemples vis-à-vis d'un référentiel, je ne peux pas empêcher le candidat de tenter de déposer tout, ou une tentative de tout de son expérience de vie professionnelle, mais parfois de sa vie toute entière quand ce qui lui sert à travailler a été forgé, élaboré ailleurs que dans ce qui est défini par les mots travail social. C'est lui qui affronte l'épreuve du feu et il y va avec ses armes

Novembre 2007 (p93) Suite aux entretiens avec FL puis CH.

(...) dans l'accompagnement, dans l'idée d'être accompagné dans l'expérience de l'autre ; en plus de l'histoire, il faut saisir la manière de penser... Comment l'autre s'organise t'il mentalement : est-ce une pensée archipélique (E Glissant) ? Est-ce une pensée en rhizome (Guattari Deleuze) ? Une pensée qui s'étoile, une forme en delta, une arborescence ? Une forme linéaire chronologisante ? Quel image l'autre se construit-il ou a-t-il de son produit final, le livret 2... Le travail d'accompagnateur ici serait de permettre l'éclosion de la singularité des pensées contre le clichage d'une même forme par des dossiers préconstruits.

Décembre 2008 Mme GM

Face à cette difficulté apparemment incontournable de se mettre à écrire et d'écrire même un texte cohérent architecturé, alors que le récit à l'oral est clair et que dans le discours s'élabore naturellement une analyse. Il y a comme une impossibilité à figer sur la feuille ces morceaux d'expériences qui renvoient à un passé, à une autre vie, et à une rupture marquée par une souffrance. Face à cette écriture où s'étend « je », poussant à effacer il(s), on, nous... ces pronoms impersonnalisant... l'auteure forcée, alors qu'étant je, profondément est en jeu. Pour cela j'ai réinventé mon travail d'accompagnant, œuvrant là sur des temps longs de 3 à 4 heures, pour laisser du temps qu'il adienne quelque chose... 4 heures où la personne parle, décrit, explique, analyse... Elle parle... elle dicte... j'écris !

[(En retraçant ces mots, dans la transcription du journal à des notes informatiques, je réalise à quel point le chemin de l'accompagnement chamboule. Depuis ma place de salarié d'une école supérieure, j'ai pris sous la dictée les chapitres du livret qu'elle ne parvenait pas à écrire... la dictée : cet acte même que j'ai fui, face auquel j'ai appris à me cacher dans la classe, face auquel j'ai appris à ne pas être là, comme si un double pouvait encaisser le choc de l'infamie à ma place comme si je pouvais quitter mon corps... Cet acte même qui renvoie à un trauma d'enfance. Est-ce la piste d'une résilience de cette indépassable blessure d'enfance que fut l'école.)]

Elle dicte, j'écris, il ne lui reste plus que les mises en forme... Immanquablement cela me renvoie vers mon amie IMC et nos longues discussions sur l'aide humaine comme aide technique... Je peux être l'instant d'une demi journée l'équivalent de l'aide technique d'un logiciel comme « dragon »...

Un écrit sous la dictée, qui ne retrouve son souffle que dans les respirations de la dicteuse, ou quand il lui faut prendre le temps de ravalé quelques souvenirs aigres, relents d'une histoire qui ne se digère pas mais ne parvient pas à se vomir

Bruno : Ravaler ?

- C'est encore ici une histoire de ruines et de combat. Mais cette fois c'est dans l'activité de travail même que se situent les ruines. Certains arrivent avec une expérience qui ressemble à un palais, une cathédrale. D'autres n'ont plus entre les mains que la poussière d'une construction, quelques morceaux de gravats. Ravaler, c'est bien le mot qui convient quand elle voulait engloutir les sanglots qui remontaient à la surface... Elle, comme d'autres. Revenir sur les pas anciens de l'activité n'est pas toujours un voyage d'agrément dans les souvenirs, et des traces que le jury veut pour preuves, il n'y a parfois que cicatrices à l'âme. C'est bien là, dans ses pauses, ces temps où elle reprend son souffle, haletante dans l'effort de transborder ces gravats, que je trouvais le temps d'écrire sous la dictée, le plus fidèlement possible et non pas traduire, résumer, synthétiser les propos tenus.

Au fil des accompagnements, il est certains aujourd'hui que les ruines d'une expérience mise en pièce par un licenciement, un harcèlement, un échec, sont plus lourdes à porter que toutes les cathédrales debout.

Bruno : je voulais souligner aussi l'autre sens de ravalé, ravalement...

- Le ravalement, le travail de maçon qui transforme l'enduit de surface décrépit, s'effritant, en un enduit tout neuf...

Décembre 2008 Mme MPS

J'en ai marre parfois des règles de l'art de mon foutu métier... J'en ai marre de cette fichue neutralité, marre de tourner autour, ce travail d'explicitation qui demande de revenir sur l'action... pour toi là j'en ai assez. Pour la première fois je vais te poser cette foutue question du pourquoi. Ce foutu pourquoi qui semble poindre ici et là, qui parfois affleure et que tu sembles cacher par pudeur (...)

(...) Il faut entrer dans l'écriture de l'autre,, dans sa forme d'écriture. Entrer dans sa forme d'écriture, c'est entrer dans son fonctionnement, dans son mode de pensée. C'est parfois apprendre une langue étrangère par immersion. Avec MPS, c'est un peu de cela qu'il s'agit. Nos manières d'écrire, nos styles sont antipodiques, antithétiques. Je dois faire ce chemin d'apprendre d'elle à écrire comme elle. Alors je peux atteindre d'autres niveaux de sens dans son texte. Essayer d'écrire comme elle, c'est essayer de penser comme elle, ainsi je peux découvrir qu'en écrivant une phrase banale à ma lecture, c'est chez elle une phrase porteuse d'implicites, de sens cachés. Si je reste sur mon approche de l'écriture, le texte peut me sembler simple, basique, plat. Si je parviens à accéder à sa manière d'écrire-penser, cette forme de phrase visant directement un essentiel, très courte, très directe avec peu de complément, des constructions à l'infinitif dans des tableaux carrés, si je peux commencer à penser comme elle pour presque écrire comme elle, alors je peux songer à une explicitation écrite, je peux commencer à voir à entendre ce qu'elle n'écrit pas, et la conduire à en dire plus, sans toucher à son style, sans la déformer. Et cela n'a rien à voir avec de la projection. Je ne projette pas un sens que je donne à ce que je lis. J'apprends à penser d'une autre manière pour comprendre comment, si j'étais elle, je placerais ici et là du sens, et envisageant que les ressources du texte se cachent probablement là et là... je tente des questionnements.

Accompagner l'autre, est avant tout être accompagné par l'autre, et là c'est être accompagné à lire et écrire une langue inconnue

Bruno : *les règles quelles sont – elles ?*

- Par exemple, ne pas demander « pourquoi » dans l'explicitation... Demander toujours à l'autre d'approfondir son action ou d'élargir le champ de son propos, sans lui demander pourquoi il fait ainsi. Avec cette fichue option que dans cette question « pourquoi » je projetterais un sens que le candidat ne verrait peut-être pas. Mais se peut-il aussi que sous les mots, les raisons des actes, le sens, la réflexion l'analyse soient là sous-jacents, qu'on puisse les entendre si fort qu'il suffirait d'une seule question pour faire sourdre tout ce qui ne se dit pas. Je sens parfois quelque chose du côté du sport qu'on appelle la peur de gagner. Tout est là mais se pourrait-il que la transformation de la personne soit si grande que cela puisse faire peur au point de ne pas tout dire ?

Bruno : *Apprendre d'elle à écrire comme elle ?*

J'ai écouté des heures ce qu'elle disait de son travail. Et j'ai lu ce qu'elle écrivait de ce qu'elle disait. J'ai essayé de comprendre comment elle s'y prenait pour mettre sous ces mots écrits tous les mots qu'elle disait auparavant. Il faut que je fasse l'effort de me souvenir de ce qu'elle disait pour lire derrière les mots écrits. J'essaye d'apprendre à penser comme elle et à écrire comme elle, alors si je ne me suis pas trompé, je peux tenter les questionnements ici et là. Si je reste cantonné dans mes manières de faire d'écrire de penser, je prend le risque de projeter du sens, mon sens celui que j'ai construit au travers de l'écoute d'elle et de venir lui faire poser quelque chose sur son texte qu'elle n'a pas pensé ou pas voulu, de voir quelque chose qui n'existerait pas dans son texte mais juste dans mon propre regard qui fait passerelle entre son texte et des parts de mes souvenirs que j'appelle pour lire et comprendre, pour me faire des images... Si j'essaye de penser comme elle, c'est-à-dire de comprendre la structure de l'écrit, j'ai une chance de percevoir où elle a posé des mots qui sont des réserves de sens, et alors d'une question sur ce mot d'ouvrir des portes sur des merveilles. Mais elle, elle se cache, se dissimule, s'enfuit, comme si il y a là une peur de réussir et d'être transformée. Soit je vois des mirages et me perd dans l'immensité sablonneuse, ou je comprends le désert et je devine où se trouve l'oasis, avant même de l'avoir vue.

Mme GM

Parfois accompagner c'est conduire, coacher dans l'idée du cocher et là dès aujourd'hui je lui dis qu'on s'arrête là... que nous n'irons pas fouiller dans cette situation d'emploi... ce qu'il y a eu de ressenti de malveillant, de maltraitant est encore trop puissant et la submerge trop... les larmes viennent encore et encore... Cette fois je décide que non, même si elle le veut très fort, même si c'est elle qui l'apporte, non il ne faut pas utiliser ce matériau pour le livret. Stratégiquement, il ne faut pas prendre le risque de ne pas pouvoir endiguer les émotions le jour de l'entretien. Toute larme entraînant les autres dès que la première est ressentie, ferait d'elle un être fragile, qu'il serait impossible pour un jury d'envoyer sur le front de l'action. Toute larme en entretien discréditerait l'écrit. L'écrit d'un cadre qui ne peut contenir et juguler ses affects.

Elle ne peut pas faire ce choix. C'est aujourd'hui à moi qu'il incombe d'être directif. Elle ne peut pas car elle cherche dans la VAE une résilience et une revanche, mais ces deux mouvements peuvent s'opérer par l'acquisition d'une certification. Il faut donc travailler le dossier avec des éléments maîtrisables et positifs. C'est l'acquisition du diplôme qui permettant de se présenter autrement, qui valorisant l'histoire, permettra les effets corollaires de la résilience ou de la revanche, mais pas le livret d'écriture.

Cependant ici l'enjeu est fort pour cette personne licenciée en quête d'emploi, il n'y a pas que la revanche sur un vécu scolaire, une résilience sur une maltraitance dans l'emploi, il y a le besoin d'un retour vers l'emploi avec la plus value dans sa recherche que peut apporter un diplôme. En participant activement au choix, à la stratégie d'écriture (quoi écrire et comment) je prends une part de responsabilité dans le résultat surtout en cas de non validation.

J'ai perdu le compte de ces femmes marquées par une souffrance au travail, et parfois un échec scolaire. Le nombre en soi importe peu, si ce n'est comme indicateur d'un fait social. Il n'y en aurait eu qu'une que cela aurait été marquant... Mais voilà, Michèle, Nathalie, Loraine, Françoise, Marylène et d'autres... avec des histoires de maltraitance venant de l'employeur, de harcèlement entraînant la démission ou des licenciements attaqués et reconnus comme abusifs... c'est deux, voire trois femmes que je rencontre par année au bureau.

- Je n'évoque pas ici les violences faites par les publics envers une professionnelle. Quand cela ne se dépasse pas, les personnes semblent changer de métier et abandonner le projet de cette reconnaissance qu'apporte le diplôme. Le diplôme pourrait dans ces cas être vu comme la marque d'une identité qui se rejette qui s'abandonne, et non plus comme la marque de compétences qu'il serait possible d'échanger ailleurs, de transférer. Les très rares personnes témoignant de violences provoquées par les publics ont abandonné leur projet de validation en argumentant qu'elles abandonnaient aussi le métier.-

Je regarde celles rencontrées témoignant de violence morales, psychiques, provoquées par l'employeur. Ces personnes dans ce cas semblent sûres de leur droit, de leur valeur. Elles ne cherchent pas à quitter le métier mais à être reconnues, parfois contre l'avis de l'employeur. Cela interroge sur les conditions de travail. Mais surtout cela influence l'accompagnement. Cette situation est tellement prenante tellement injuste qu'elle envahit l'esprit de celle qu'elle hante, et envahit tout l'espace de parole, laissant peu de temps pour le travail de mise en valeur des compétences acquises. Je laisse venir, je tente de prendre les mots lâchés, déversés, je crois que je dois en devenir pour un temps le réceptacle, pour qu'autre chose puisse advenir. Ce sont des maux qu'on peut laisser là dans le bureau. Il est possible de les reprendre après, ou de les laisser à jamais dormir sur les étagères d'une mémoire se recouvrant de poussière d'oubli... Mais cela doit s'écouler. Sinon il ne semble pas y avoir de retour possible dans cette forme d'emploi, ni même d'autre avenir professionnel possible... Comme un boulet chevillé au pied entravant la marche et retenant prisonnier, l'esprit s'enlise dans ces maux ressassés qu'elles ne parviennent pas à digérer.

Jusqu'au jour où, le diplôme offre une autre image de soi et de cette histoire professionnelle, revue comme valide valorisable et valorisée...

Bruno : Résilience, comment le définis tu ?

- et bien comme la décision de la rupture d'un contrat d'échec ancré dans une histoire, quelque chose qui, du coup, aurait à voir avec la résistance au choc et une capacité à rebondir. Ici elle cherche bien à mettre fin à une souffrance venue d'un travail qui l'a brisée, brisure dont elle me semble porter les traces dans son corps, en revenant sur ce passé douloureux pour en extraire des éléments qu'elle va par la conquête d'un diplôme transformer en quelque chose de positif.

Bruno : Valide ou validée ?

- les deux finalement, validées parce que reconnue par le diplôme qu'elles ont acquis... valide parce que pour MG, depuis qui je commençais cette réflexion, bien qu'elle n'en ai jamais rien dit

ouvertement, par ce qu'elle pouvait laisser entendre, ou alors par ce que j'ai interprété de certains silences et autres interruptions de ses récits, il me semble que sa maladie invalidante, et le handicap reconnu dont elle souffre, sont liés à la maltraitance au travail, et de pouvoir revenir sur cette activité et en transformer quelque chose qui vaut un diplôme, est dans une certaine mesure devenir une rétablie debout en marche.

Mme AMR

Tout son dossier écrit porte la trace de ce regard négatif et dépréciatif qu'elle porte sur son travail, et du coup sur elle-même. Depuis longtemps que nous nous sommes vus je n'ai pas repris, relu son texte. Mais dans cet exercice d'entraînement à l'entretien, par le retour que lui font les membres de ce jury d'essai, j'ai retrouvé tout ce que nous nous disions il y a huit mois. Ce que j'entendais dans ces mots, d'autres l'ont ressenti à la lecture. C'est là, c'est prégnant, c'est palpable. Mais en même temps c'est elle, c'est hyper lucide, elle mesure avec un regard noir les relations entre les professionnels et les enjeux d'intérêts dans les conflits, sans illusion sur des motivations autres qu'un salaire, sans ménagement pour personne à commencer pour elle-même. Sans ménagement pour la direction ou les collaborateurs. Et là où d'autres craquent, dans ce climat de maltraitance, de tension, elle s'est construite cette hyper lucidité sur le travail, sur son travail, et les rapports humains au travail, sans condescendance sans reconstruction après coup de l'histoire pour redonner un sens acceptable à l'histoire. Et elle tient, elle continue de tenir... Comment, pourquoi ? Parce qu'elle a deux enfants ? et pourquoi ce job ? Parce qu'après une période de chômage c'était le seul poste de cadre.

Finalement j'ai été séduit par cette froideur sans concession qui décrit bien plus vraiment les mesquineries quotidiennes dans des métiers usant face à des publics (handicaps mentaux lourds et maladies psychiques) confrontant les professionnels aux pires difficultés comme l'immobilisme, la mise en échec de toute action, voire le recul et la perte... Au moins le mineur à la mine remontait-il du charbon, ce qui pouvait encore donner un sens à l'activité même dans *Germinal*. « *Et dans tout cela il faut bien faire son job et si possible le faire bien* ».

Derrière cette froideur face aux faits racontés, il y a ce fatalisme. Qu'importe, qu'y puis-je si c'est ainsi, je n'ai qu'à bien faire mon job, semblait dire, à chaque entretien et dans chaque ligne, cette femme. Entrer dans la forme de penser de l'autre pour le comprendre, parvenir à voir le monde avec ses yeux. Je suis à l'opposé de cette forme de stoïcisme. Je ne vis que dans et par l'action, le monde, ma situation change par mon pouvoir d'agir et de résister, je ne peux me résoudre à accepter et subir. Mais pour l'accompagner, il me faut bien apprendre à penser avec cette résignation. Il me faut aller à l'encontre de ma propre nature. Avec une butée en limite : comment les membres d'un jury accepteront-ils d'entendre ce stoïcisme.

J'écris par-dessus ce premier écrit dans mon journal. Je revois ce que j'ai fait avec elle à la lueur d'une voie sortant du poste de radiophonie, narrant une émission de philosophie sur France culture qui pour la première fois me fait entendre le nom de Chrysippe tentant de résoudre la contradiction entre le destin (identifié à la providence, à la raison) et la liberté... Si mon métier est de pouvoir reformuler des hypothèses pour que l'activité reprenne un nouveau sens pour celui qui l'a conduite, alors je dois aller plus loin dans la Philosophie. Serait-il possible que quoi qu'elle fasse le destin en est ainsi, et qu'il faut bien s'en rendre à la raison qu'il n'y a là aucune liberté à pouvoir changer quoi que ce soit ou bien que ce qui doit être changé le sera tôt ou tard...

Bruno : *reconstruction de l'histoire pour donner un sens acceptable, explique ?*

- J'évoque là cette intime conviction qu'aucun des candidats n'évoque quelque chose de l'activité réelle, mais toujours une reconstruction de ce qu'il a vécu. Le simple fait de se souvenir et de dire sur ce souvenir a déjà transformé deux fois ce qui a été vécu. Qui dirait quelque chose des faits qui le desservent dans un tel projet de quête de reconnaissance et de validation ? Sauf elle ici...

Bruno : *Séduit... Y a-t-il, y aurait-il de la séduction dans l'accompagnement ?*

N'y en aurait-il pas dans toutes activités humaines, mettant en jeu des relations entre les personnes ? Et là face à des personnes montrant ce qu'elles sont dans une sorte d'intimité de leur humanité, je veux dire par là, qu'elles vont au-delà de la seule description de performances professionnelles, comment faire pour ne pas être atteint ? Pour ma part, j'ai pris l'option d'accepter la séduction, et la circulation d'affects, pour ma part c'est là dans toutes les relations humaines. Alors dans le cadre professionnel de l'accompagnement, c'est peut-être une des fonctions du journal : être le réceptacle et retenir les sentiments éprouvés. La VAE entre logique de preuves et logique d'épreuve... l'épreuve des sentiments, du côté de l'accompagné comme de l'accompagnateur, des preuves de performances professionnelles sur des relations humaines...

Et peut-être au-delà de la relation accompagnateur // accompagné, par le fait que l'écrit et les mots qui circulent entre ces deux protagonistes ne sont dédiés qu'à un troisième : le jury, la forme de l'écrit (le style le plan la mise en page), le choix des exemples sont tout autant des tentatives de séduction du jury...

Bruno : *aller plus loin dans la Philosophie ?*

- Tout ce que nous faisons, me semble t'il, c'est décrire une forme de rapport au monde dans lequel nos actes pourraient y changer quelques chose, où nous pourrions agir sur le monde. Mais si la personne accompagnée, elle se situe dans un monde qui l'agit, qui la marionettise, système auquel elle ne peut échapper et dans lequel advient ce qu'il doit advenir quoi qu'elle fasse. Elle se donne entière dans le livret sans rien changer à cette manière de percevoir les évènements, comme si elle acceptait d'emblée que si ce qui doit advenir est la non validation il en sera ainsi quoi qu'elle écrive... Comment accompagner sans des bases solides en philosophie ?

Et puis Si l'expérience est à l'origine du savoir... La VAE n'a vraiment rien de nouveau au regard d'un tel courant de pensée... et ce n'est certes pas avec la base scolaire des cours que j'ai séchés, que je vais pouvoir aller au-delà d'apparences, pourtant j'entends bien qu'il se joue quelque chose dans l'accompagnement que je peux produire si je parviens à comprendre comment elle peut penser le monde et le déroulement des évènements. Ce serait comme apprendre rapidement à parler une langue étrangère pour dépasser la simple information, et tendre vers une communication à partir de laquelle elle, ou le candidat en général peut engager son travail d'écriture, d'identification et de compréhension de ses acquis. Et c'est aussi utiliser une forme d'empathie pour comprendre la réalisation de l'action décrite, comme entrer dans un simulateur, et de cette place percevoir où pourrait se cacher ce qu'il faudrait remonter à la surface des mots. Je peux alors revenir à ma place d'accompagnateur et poser des questions (*et quand tu es ici qu'est que tu fais là ? et quand tu fais, là que regarde tu ici ?*) pour faire élargir le champ de vision, ou pour faire approfondir l'explicitation...

Avril 2009 Mme MD

Palimpseste, j'ai souvent utilisé ce mot comme une image du travail d'écriture du dossier de VAE... mais elle ! ... elle le fait. Elle écrit au crayon bois efface réécrit efface écrit à nouveau, à partir de nos discussions, de mes réactions de lecteur, de nos échanges dans la tenue de notre conseil. La feuille porte la trace de ce mouvement d'écriture ré-écriture qui avance par effacement...

Si accompagner c'est laisser advenir, alors il faut penser aussi laisser advenir l'accompagnement. Elle s'en empare, fixe le rythme, fixe les axes de travail, arrête le temps par de petites phrases telles que : « bon, ça fait longtemps maintenant qu'on travaille »... Interrompt les rendez-vous : « et bien ça suffit, j'en ai assez »... Et choisi très arbitrairement les voies sur lesquelles elle s'engage : « là, non je n'écrirai pas ! »... « Ah pour ça, ça suffit bien »... et si je n'y trouve pas mon compte de lecteur, si je pense qu'il faut davantage expliciter, davantage analyser, elle résiste et tout se négocie dans un incroyable marchandage de marchand de tapis, son travail d'écriture son effort s'arrache, mot par mot, ligne par ligne, alors le texte gagne en ampleur, en développement.

Elle crée une étrange directivité par laquelle elle conduit son travail et nos entretiens. De la sorte elle m'accompagne, me conduit, me chauffe, (en québécois) c'est elle le chauffeur, et dans l'autre sens (en français) car parfois cela m'agace, sa résistance entrave ma démarche. Mais n'est-ce pas laisser advenir. Elle est ainsi, dans son rapport à l'autre le formateur³... mais aussi dans son travail. Je la retrouve quand je la lis, sur ces actions pro. Et dans son contexte, dans ses missions cette attitude qu'elle a construite au fil des ans, lui va bien et semble juste... (cela dit je ne suis pas le jury.)

Bruno : L'accompagnateur serait-il seulement ballot(té) ?

- Si dans ballot il faut entendre un paquet de marchandises, certainement l'accompagnateur devient ce paquet tout comme il en est simultanément le porteur d'une part des impedimenta de l'accompagné... Si il faut entendre qu'il est l'idiot naïf, dans ce parcours à deux, probablement aussi, puisqu'il lui faut oublier une part de ce qu'il sait pour laisser tout l'espace possible pour que l'autre puisse déployer ce qu'il a appris. Qui sait, si il ne vaudrait pas mieux dans l'accompagnement être ballot que formateur enseignant.

Si l'idée c'est d'entendre ballotté comme secoué, certainement, en tout cas pour ma part parce que ces accompagnements répétitifs de personnes en difficulté me remuent me secouent profondément. Et si comme l'écrit un petit Larousse ballotter c'est faire passer quelqu'un d'un sentiment à un autre alors certainement l'accompagnateur est ballotté autant qu'il ballote...

Bruno : L'accompagnement serait-il échange ou marchandage ?

- Et bien peut-être les deux. Si, il est échange, c'est dans la transaction⁴ entre les informations, la connaissance du candidat contre celle de l'accompagnateur sur une méthode d'exposition et d'écriture. Tout comme elle n'a jamais eu à se confronter à l'exercice, à l'écriture d'un tel document dit : livret 2... je ne suis jamais rentré dans un centre maternel où sont accueillies là de jeune femme avec leur tout petit enfant... Ici il semble y avoir échange de savoir.

C'est aussi un marchandage, ici pour la candidate, il n'y aurait aucune raison d'en écrire plus. Les mots, les lignes écrites arrachées une à une, ne le sont que dans un marchandage avec un jeu de dupe... Je ne puis rien promettre à a place du jury. Je ne peux rien dire si le plus suffira. Je ne fais que prétendre que ce qui me semble trop peu ne suffira pas... alors à partir de là nous marchandons, elle le prix qu'en mots, elle est prête à déposer dans la page, et de mon côté la valeur attendue imaginée de ce qu'un jury pourrait vouloir recevoir...

Bruno : Peux-tu seulement empêcher que Mme MD te considère, te reconnaisse comme sujet supposé savoir ? La seule chose à faire pour se départir de cela, c'est de ne pas se prendre au sérieux, non ?

³ Ici le mot touche à ce travail de mise d'accompagnement de mise en forme d'une pensée et d'un texte

⁴ Transaction en informatique : Opération d'échange d'information entre systèmes éloignés utilisant des mémoires de masses

Avril 2009 Mme MPS

Sur un exercice, un entraînement à l'entretien... elle commence, tout va bien... et puis s'effondre, pleure et s'en va sans explication.

Le lendemain, nous en reparlons par téléphone, elle s'est préparée à cet exercice... presque conditionnée pour que tout se passe bien, dit-elle. Et puis boum ! en une seconde l'exercice l'a renvoyée à l'école, au bac à ses épreuves indépassables.

Dans l'action, ce n'est pas pareil. Il y a le costume, *cet habit* dit-elle qui contribue tant à faire le moine. Dans les instants d'interactions de négociations de réunions... « *c'est moi sans être moi... alors là ça marche* » ; Ce sont ses mots, c'est ce qu'elle dit dans cette conversation téléphonique. L'habit, c'est une armure de chevalier... -c'est une autre histoire là devant ceux qui pouvaient être des jurys... qu'elle a aussi portée durant l'accompagnement face à l'accompagnateur.

Je comprends ici le mot de pairémulation sur lequel, avec un groupe d'étudiants, s'est lancée une forme de travail de recherche action coopérative. Ce concept, employé parfois dans le travail auprès de personnes confrontées à une situation de handicap, part de l'axiome qu'à un certain moment il n'y a plus que celui, celle, qui a traversé la situation qui peut encore dire quelque chose à celui celle qui est en train de la vivre. Que savent ceux qui ont réussi, toujours réussi avec ou sans prestige, que savent-ils de l'échec scolaire ? Et de son cortège de maux qui vient à sa suite, parfois sans espoir de guérison ???

Pour ma part, il n'y a pas d'innocence, de neutralité, au fait de travailler ici sur l'organisation d'accompagnements de démarches de VAE. Et quand en quelques mots elle évoque des souvenirs d'école, se sont des mots similaires qui m'assiègent et me hantent...

C'est le seul moment je crois durant lequel peut se développer une forme d'empathie qui permet d'accompagner.

Là ce jour au téléphone... ce peut-il que nous étions du côté de la pairémulation ?

Avril 2009 Mme MD

Même si les jours ont passé, ce qui a provoqué le report du rendez-vous est toujours présent quand nous nous retrouvons. Le drame familial est là, il sourd, presque tangible, et comme une résurgence de douleurs, des larmes non retenues s'écoulent à la première occasion où elle baisse sa garde. Et puis elle se ressaisit, attrape dans son sac une liasse de feuilles manuscrites, et face à ma surprise d'un tel volume de travail dans ces jours passés, déclare : « *merci la VAE ! ça aide à être à distance... ça aide à se décentrer* ».

Elle a écrit pour oublier, pour focaliser sa pensée vers une autre cible, et diluer dans le temps l'impact de l'annonce. Cela donne un ton différent à l'entretien, il ne ressemble pas à ce que nous avons fait avant...

Avril 2009 Mme CL

CL téléphone pour un conseil... enfin c'est plus pour discuter... faire le point en exposant la situation. Cela n'a plus rien à voir avec le livret de demande de VAE. Et puis cela a tout à voir avec le projet qui soutient cette demande de VAE. On lui propose un poste en CDD de longue période, payé au SMIC, fonction d'éduc sur un remplacement ! Le travail sera « *dur face à un public compliqué... mal payé, heures d'internat* ». Quel intérêt y aurait-il à quitter le statut de demandeur d'emploi avec une indemnité de quelques centaines d'euro supérieurs au salaire promis ? Quel intérêt à abandonner cette situation provisoirement confortable du point de vue du temps disponible à investir sur l'écriture du livret de demande de VAE ?

De question en question, je tiens conseil avec elle. Le jeu s'inverse elle appelle pour questionner et c'est elle qui donne des réponses, et par ses réponses, de réponses en réflexion elle reformule son projet, réoriente l'action.

Je n'ai pas à avoir d'avis, pourtant j'en ai,, peut-être que tenir conseil consiste à pouvoir le dire... Et de pouvoir envisager les implications les intérêts et les inconvénients depuis la position du choix que je tiendrai, et de pouvoir le faire pour tous les axes de choix possibles.

Ne pas dire sa position c'est prendre le risque que cela s'entende en deçà des mots. Dire ouvertement tel serait mon choix, mais avec la même honnêteté envisager toutes les autres positions sans jugement, et de par là tendre vers une forme de neutralité ; et après pouvoir adhérer au choix formulé par elle,, pouvoir le défendre, le justifier presque comme si c'était le mien et consolider la décision...

Tenir conseil n'est-ce pas se confronter avec la question et pouvoir consolider la décision ?

Bruno : *Une forme de neutralité... pas forcément mais plus un essai d'objectivation*

- Certainement, c'est plus être objectif que neutre, puisqu'il y a un parti pris...

Bruno : *le justifier presque ... pourquoi donc ?*

- Pour ma part dans mon travail d'accompagner, il a toujours un moment une forme d'avocat... que m'importe que le client soit coupable ou innocent... Il y a à travailler avec lui sa défense, et si il le fallait, la plaidoirie... L'évaluation, le jugement appartiennent aux membres du jury. Du coup je peux par ces moments défendre la position du candidat, sans être dupe...

Elle téléphone pour un conseil, nous discutons de la situation et je choisis de lui donner ma position à partir des éléments qu'elle livre, puis elle commence à dessiner une résolution. Mon travail ne s'arrête pas là ; je ne dois pas la quitter sur cette base, et couper la communication téléphonique. Il faut, je crois, reprendre avec elle tout l'argumentaire, tous les éléments qu'elle a apportés pour les réarticuler, avec elle, dans le sens de la résolution qu'elle dessine, afin de l'aider à consolider cette décision, lui permettre de conforter son choix, voire au travers de la relecture des éléments qu'elle a donné pouvoir refabriquer une justification à son choix quand bien même cela serait à l'opposé de la position que j'ai pu donner au départ. Car ce n'est pas moi qui vais vivre les conséquences de la décision. D'un côté il y a le problème qu'elle pose, ailleurs il y a le conseil qu'elle me demande et que je lui donne depuis une vision personnelle et subjective du problème qu'elle expose, d'un autre côté encore il y a la position qu'elle forge au fil de la dispute, à la fin de la conversation je dois être en mesure de dire bon voilà c'est tel chemin que tu traces et bien comment avançons nous ensemble... même si ce chemin est sur une voie antipodique à celle que j'aurai prise pour moi-même. C'est peut-être banal de dire cela, mais mon quotidien de travail est aussi fait de cette banalité quotidienne qu'il faut mettre à jour pour comprendre le métier...

Longtemps après coup. (un écrit par-dessus l'écrit dans le journal)

Ce n'est pas la première fois que le téléphone sonne pour bien autre chose que la démarche de VAE en elle-même. Le travail proposé au départ, sur une réflexion autour des projets qui conduisent à formuler cette demande de VAE, permet de mettre en mouvement des séries de questionnements. Le diplôme pour le diplôme n'a aucun intérêt. Le diplôme en fonction d'un projet prend sens. Alors accompagner prend un sens plus large, parce qu'à l'exemple d'ici toute discussion qui travaille le projet alimente la démarche de VAE tout comme inversement la démarche de VAE alimente le projet ici professionnel.

C'est un questionnement constant avec mon travail. Si, il garde un lien avec le travail social, c'est peut-être celui de pouvoir, à côté d'autres qui vont œuvrer sur des flux de grand nombre (la VAE par centaines), pouvoir passer du temps à côté de la personne construisant là un projet solide de retour vers l'emploi. Si, la VAE est un outil de consolidation des parcours elle ne l'est pas en soi, elle

ne l'est que par l'usage, que les différentes personnes jalonnant le parcours comme des bornes kilométriques, feront de ce temps de compagnonnage.

Bruno : *je ne comprends pas.*

- suis-je encore du côté du travail social ou du côté de la formation d'adultes ? Y a-t-il un lien entre la formation au travail social et le travail social en lui-même ? Pour ma part je suis du côté de la formation d'adultes en règle générale, dans l'idée où je pourrai intervenir dans d'autres secteurs que celui du travail social. Mais par moment il me semble que les problèmes avec lesquels sont aux prises les clients, sont similaires, voire identiques à ceux du public qu'ils accompagnent.

Sous un angle aiguë, je suis du côté du travail social dans mon métier de formateur d'adultes, pour les instants où avec certains candidats, la demande de VAE devient un des outils d'un projet plus vaste tel qu'une réinsertion dans l'emploi ou sociale. Ce que, vu sous un angle large, beaucoup d'autres font aussi... en cette idée où le travail social ne serait plus le monopole de catégorie de diplômés précis... Si la démarche de VAE est une question de méthode, et non plus d'identité d'appartenance à une même culture professionnelle commune entre le formateur accompagnateur et le candidat étudiant, la VAE n'accentue t'elle pas des décroissements, et pendant que les candidats cherchent à définir leur identité professionnelle, l'accompagnateur n'est-il pas lui aussi dans la même quête ?

Juin 2009 M. CH

(Note prise à la suite d'une visite du site professionnel sur invitation du candidat à la suite de l'obtention de son diplôme après un accompagnement)

Après la validation en jury, et l'obtention du diplôme, nous nous retrouvons sur son initiative... il a insisté pour créer ce moment : visite de l'ESAT, rencontres dans les ateliers, les ouvriers, les postes de travail... présentation des productions, des adaptations, vues en photographies dans le livret de demande de VAE... et puis nous partons déjeuner, à trois, avec le jeune collègue à qui il passe le relais.

Etre présenté au jeune collègue diplômé, comme étant le représentant de l'école de formation au métier n'est-ce pas faire la preuve par ma présence que cet ex candidat était bien du métier ? J'accrédite ici le travail que le candidat à réaliser. Peut-être que le diplôme papier ne suffit pas, qu'il faille construire des mécanismes de reconnaissance autre ? Où sont les rituels dans la démarche de VAE ?

Cette visite, ce déjeuner, sont des moments de témoignage du parcours. Une mise en présence de deux univers, celui de l'ESAT, celui de l'école en travail social et de l'accompagnement, deux univers qui deviennent tangibles et perdent leur aspect virtuel. Il me donne à toucher ce qui est dit dans le livret comme pour faire la preuve que tout cela était vrai. Il me montre sur le site comme si j'étais du côté du diplôme comme si ma présence pouvait prouver la véracité du papier. J'ai un temps cru que c'était hors du temps de travail, une invitation, un instant de convivialité...

Mais maintenant que c'est vécu, je comprends à quel point, quand cela vient du candidat, est important cet entretien après le jury, autant important que l'entretien en cas de validation partielle ou de non validation.

Bruno : *Pourquoi, en quoi, accrédites-tu son travail ? N'est-il pas à même de le faire lui-même ?*

- Accrédite t'on soi même ? Dans la production d'électromécanique de pointe (zone de production que dirigeait cet éducateur technique) les mécanismes d'accréditation sont multiples, elles viennent des certifications de compétences à élaborer certaines soudures, qui par des certificateurs habilités, seront délivrés aux ouvriers et aux encadrants, cela devient comme la marque d'une norme de qualité Un certificat comme un accréditif pour obtenir du crédit face à des entreprises... Puis il y aura le contrôle de qualité des pièces produites et l'objectif zéro défaut, les coûts garantis, les délais de production respectés... cette fois c'est le client qui donne du crédit, et qui permet de circuler sur la place commerciale comme un acteur de production reconnue de qualité...

En formation la dimension promotion ne témoigne t'elle pas aux yeux des diplômés, des épreuves partagées ou traversées ensemble. Le fait de détenir le diplôme ne suffit peut-être pas en lui-même si il n'y a pas la reconnaissance des pairs de formation... et aussi des promotions antérieures. N'entend t'on pas des professionnels s'identifier les uns les autres en fonction de leur appartenance à telle ou telle école... Il y a donc des mécanismes autres que la délivrance du diplôme qui accrédite les savoirs acquis par un travail en formation. Mais en VAE, qu'y a-t-il ? Une affaire solitaire entre le candidat et son dossier, entre le candidat et les jurés... Quelque chose que personne ne connaît, quelque chose sans repères sociaux qui permettraient de donner de la valeur au parcours réalisé... Qui va socialiser cette affaire intime et solitaire pour témoigner du travail ? Qui va témoigner du parcours réalisé ? Le dossier peut-il seul parler aux yeux des autres dans la structure ? C'est cela qu'a demandé dans cette invitation, ce candidat. Si le représentant de l'école s'assoie à ces côtés dans les espaces de travail ou des espaces sociaux, par ce simple fait n'apporte t'il pas la garantie de l'Institution sur le travail réalisé... Le diplôme serait la marque de la norme, le fait de s'asseoir côte à côte serait de l'ordre de la reconnaissance des entreprises sur le travail accompli...

Journal de travail juillet 2009

Accompagner c'est avoir l'humilité de ne pas savoir... Si potentiellement je sais quelque chose, c'est sur mon affaire : la VAE ; pas sur le travail de l'autre... la difficulté alors consiste à perdre ses repères sur l'idéal d'un travail pour en percevoir de nouveaux repères qui sont ceux de l'autre. Il m'accompagne aussi sûrement dans son travail que je l'accompagne dans la démarche de VAE... ce qui me plaît alors c'est le co de compagnon, de compagnonner, le co d'un collectif de cohabitation Dans ce compagnonnage d'une démarche de VAE il y a la rencontre entre l'ouvrier de la relation et l'ouvrier des savoirs !

Ouvrier est le mot qui me semble convenir le plus à mon métier. Je vois trop de similitude entre le métal qui armé de tenailles récupérait à la sortie de laminoir l'acier en fusion pour le conduire vers un espace de martelage, dans la chaleur de hauts fourneaux... le matériau qui sort de la mémoire, du discours sur l'activité, le matériau qu'émet le racontant n'est pas toujours aussi dangereux que le métal en fusion. Mais qu'il soit métal rougeoyant, pierre ou bois à dégrossir, argile à modeler, l'activité d'accompagner est celle d'un ouvrier (avec du co de collectif).

Si la VAE s'appuie sur un autre rapport aux savoirs proposant au racontant de dire comment il a construit ses propres savoirs et comment il en prend conscience (à la différence de l'enseignement présupposant l'acquisition des savoirs transmis... hiérarchisant les personnes entre ceux qui ont accumulé thésaurisé et qui dispensent transmettent et ceux qui ne savent pas et sont sans capital...), la VAE transforme le rapport de l'enseignant – formateur en ouvrier co-travaillant à la transformation d'un matériaux qui n'est que le capital de l'accompagné (l'investisseur). La VAE propose d'inverser les rapports hiérarchiques.

En dérangeant et en rangeant mes livres sur les étagères de la bibliothèque, ce que je fais souvent, je me saisi d'un livre vieillissant endormi acheté il y six ans : « le bois le feu... les sigillés les patines et fumées ». Je retrouve des notes des lignes que j'ai soulignées ici et là, et alors je me souviens comment j'ai fait mes premières cuissons de céramiques. Le livre avait été choisi pour une tentative de compréhension de ce qui avait été réalisé. Je retrouve ce livre que j'avais alors lu sans bien le comprendre. Il me faut de l'expérience, des expériences, du vécu, des allers et retours entre praxis et poïétique, sur quoi m'appuyer, pour accéder à une lecture compréhensive de la théorie.

Maintenant quand je relis cet ouvrage, auquel je suis resté extérieur la première fois, (même si souterrainement il a influencé une partie de mes recherches, sans que je puisse là dire en quoi et par quoi... c'est comme une intuition qu'une ou deux idées ont hanté mes jours de travail en atelier sans aujourd'hui en dire quoi que ce soit, sans que je puisse percevoir ces fantômes d'idées, sans que je puisse comprendre que ce que faisaient mes mains n'était pas que l'expression de mes propres pensées de travaux... mais la trace des pensées de l'autre vu dans un livre) maintenant quand je relis, je comprends le sens des mots le sens des idées. J'entre pleinement dans le livre pour en extraire de la matière, pour en extraire des éléments techniques de manufacture, des éléments scientifiques de compréhension des actions...

J'entre tant dans le livre que me vient le sentiment qu'avec du travail, je pourrai figurer parmi ceux dont on évoque ici les œuvres. J'y entre alors que pour vouloir en sortir et aller dans l'atelier.

L'action reprend le pas...

Bruno : *je ne comprends pas...*

D'abord il y a une première pratique, des essais, une aventure, seule face à l'argile, je m'aventure et me défriche une piste. Ensuite il y a la rencontre d'un livre. Je ne comprends pas tout ce qui y est dit, je regarde les images, j'écoute des mots sans toujours tout saisir. Puis je me remets à la pratique. J'essaie, je crée... j'oublie d'avoir parcouru les pages de ce livre. J'oublie même l'existence de ce livre. Quand je le retrouve je comprends le sens des mots, je comprends les passages théoriques et le rapport entre ce qui est dit des techniques de cuisson et ce qui est montré en photographie comme réalisation... Mais je comprends le livre autant parce que mon esprit a accaparé du langage de la matière, et est entré dans les concepts, que parce que mes mains ont expérimenté. Par l'expérimentation, j'ai incorporé les concepts avant de les lire. Le livre ne parle pas qu'à mes yeux et mon esprit, le livre parle à mon corps. Et en mesurant ce qu'il en est de mes tentatives de création et de mes influences, dans ce que je cherche à faire, à inventer... en comprenant les concepts, les théories de la cuisson, d'abord par une recherche intuitive, puis par des lectures théoriques, et une relecture d'une pratique en provoquant une analyse, j'ai appris.

Et je sens aujourd'hui que ce qui me sépare de ceux qui sont dans le livre, ce n'est plus que le volume de temps d'expérimentation. Mon corps dans ces postures, mes mains, mes yeux dans le façonnage, dans la perception du feu... puis l'esprit dans le jonglage avec les mots qui viennent dire quelque chose sur ce savoir du corps, tout cela me permet d'agir, ce qui peut manquer ce n'est que le temps de l'expérimentation. Sortir du livre et revenir dans l'atelier dans l'invention des formes la pratique, revenir dans l'action.

C'est comme cela que j'apprends. Je peux désormais entrer dans le livre pour continuer d'apprendre, pour regarder les œuvres des autres y entrer et en sortir à volonté, l'esprit le mental peut entrer dans le livre tout comme le corps entre dans l'atelier... Il y a ce mouvement constant, je fais j'expérimente, je lis je fais j'analyse je mesure ce que j'ai appris, je fais j'expérimente j'apprends je deviens... je deviens le céramiste, que je veux être, la validation des acquis se marquant dans une œuvre en argile cuite qui pourrait être dans le livre ou qui parfois prend place dans le musée...

A chaud, notes sur les notes...

Accompagner

Si je rapporte ma manière d'agir dans mon travail en atelier céramique à mon travail salarial d'accompagnateur de démarches de VAE, l'accompagnement prend sens, et me devient possible qu'en croisant des personnes engagées dans une même manière de se construire des savoirs ou de les structurer. C'est là l'usage de mes propos d'introduction, en début d'accompagnement face aux clients, sur le choix de l'accompagnateur que devrait pouvoir opérer l'accompagné. Si on peut accompagner sur tous les diplômes ou les métiers à partir d'un questionnement sur les méthodes d'accompagnement, peut-être ne peut-on pas accompagner aussi efficacement toutes les personnes...

En réfléchissant sur comment l'autre s'y prend pour apprendre, je réfléchis aussi sur comment je m'y prends pour accompagner, et du coup dans ces mouvements d'écriture et de réécriture d'un texte comment je m'y suis pris pour apprendre à accompagner et qu'est-ce que j'en ai appris.

Je ne serai jamais tant efficient qu'avec des personnes procédant d'un même mode de construction. Ici ce mode de construction est vu comme un cheminement, et un chemin que j'ai parcouru plusieurs fois tant au travers de mes formations universitaires à Paris 3, que dans les quotidiens des travaux d'accompagnements. Et si l'autre accompagné ne chemine pas de la même manière et bien je perds en compétences, ce qui ne veut pas dire que je ne reste pas efficace. Je ne suis jamais autant compétent que dans le contexte et dans ce que le contexte porte lui aussi de compétences.

Cela amène deux suites de développements, d'une manière générale sur la manière dont un service peut accompagner ses clients, et d'une manière particulière comment en tant qu'accompagnant je peux accompagner l'accompagné :

1/ Si dans l'efficace il faut entendre une question économique incluant l'efficacité, une rationalisation des coûts dans un engagement à l'intérieur d'un temps donné pour atteindre les objectifs des meilleurs résultats possibles, ce service devrait pouvoir être en mesure de s'appuyer sur un pool d'accompagnateurs possibles avec des moyens de pouvoir orienter les clients vers un accompagnateur ou, de leur permettre le choix. Dans la réussite finale, beaucoup d'intervenants remettent en cause la formation et la compétence du jury dans le cas de non validation. Mais dans les cas de non validation il doit se poser avant tout la question des compétences de l'accompagné, puis la question des compétences du couple accompagné - accompagnant à faire ce chemin ensemble.

2/ Dans ma manière d'accompagner, il y a l'idée de repérer : le type de construction de savoirs, de structuration, c'est cette idée d'entrer dans la manière de penser de l'autre... Pour dépister où se trouvent les gisements de sens. Quelque chose qui dirait si je pensais comme l'autre c'est là que je planquerais mes trésors. C'est alors sur ces mots sur ça là que j'appuie, en cherchant à être au diapason avec lui. Mais cette similitude s'arrête au seuil de ce qui pourrait devenir une connivence. C'est cette connivence que j'ai croisée une fois avec Mme FG. Et c'est cela qui nous a laissé au seuil de la certification. Face à Mme MPS j'ai déclenché des gardes fous supplémentaires. J'ai aussi joué un personnage théâtral. Un personnage de papier ? Je me suis gardé de nos ressemblances de nos souches professionnelles communes. Cela ne veut pas dire que j'accompagne avec plus d'efficacité un professionnel dont je connais le travail, peut-être tout au contraire. Ce n'était pas avec ces deux personnes être proche dans l'action socioculturelle qui importait. Cela veut dire que je serai plus à l'aise avec une mécanique de penser qui sera proche de la mienne ; d'où ce sentiment de quelque chose qui a pu se jouer du côté de la pairémulation. C'est une proximité de penser, et pas de métier, qui est évoqué ici.

Etre face à toute personne procédant d'une autre forme de construction, ne me permettrait pas de développer au maximum ce que je peux faire dans un accompagnement. Je reste extérieur au texte se produisant, je glisse dessus sans trouver de prises d'accroche sur lesquelles poser un appui, sans pouvoir m'impliquer dans l'action d'accompagner, je reste au pied de la falaise à escalader, les savoirs établis de l'accompagné comme une falaise inescaladable. Chez AMR cette forme de stoïcisme face aux événements, et des références constantes à ce qu'il faut savoir établi comme tel, pourraient être ce qui ont fait obstacle à un fonctionnement efficace du couple accompagné - accompagnant.

Il doit y avoir une convergence entre les formes de construction de savoirs de l'accompagnateur et de l'accompagné... Peut-être même y a-t-il là, dans une divergence de cheminement, une hypothèse d'explication des non réussites qui pour une part pourraient prendre source dans l'inadéquation des deux protagonistes dans un couple accompagnateur accompagné. Comment accompagner cette

candidate résignée... qui est pour moi si étrangère dans son rapport au monde et qui marche sur des chemins qui me sont complètement inconnus ? Cependant ai-je pu ressentir l'inadéquation des deux systèmes philosophiques se côtoyant dans l'instant de l'accompagnement, en dehors d'une intuition notée rapidement dans mon journal, et qui ne prend forme qu'aujourd'hui dans un travail palimpseste de réécriture.

Se Souvenir

Si il y a développement du sujet accompagnant ce développement se fait par une expérience conscientisée, mise en forme et en mots. Toute expérience ne fait pas acquis. Ici l'écriture, dans mes journaux comme dans cet article, cherche à pister ce qui fait acquis dans l'expérience du sujet accompagnant. C'est ici pour moi parfois une succession d'erreurs fondatrices par lesquelles j'apprends, ou davantage par lesquelles je conscientise que j'ai franchi une étape dans mon apprentissage. Ces histoires relatées ici sont pour moi comme des minis séismes. Ce sont des aspérités de mon travail que je ne peux pas aplanir et pour qui ici une mémoire oublieuse ne fonctionne pas. Elle m'interroge sur comment j'apprends, et du coup sur comment l'autre apprend. Pourquoi est-ce cela qu'il me reste, pourquoi est-ce cela que j'ai noté dans mon journal et pas une connaissance issue de la vie quotidienne du travail ?

D'abord il y a eu l'observation d'Agnès Veilhan. Elle m'a assis à ses côtés je l'ai regardée travailler. Et pendant ce temps je vivais ma formation en master de formateur avec des approches théoriques telles que l'explicitation. Et je m'y suis essayé, et il y a eu des successions d'accompagnements, la vie quotidienne du travail, où petit à petit j'ai fabriqué mon style d'intervention refusant l'idée d'être neutre, puisque de toute façon j'étais présent, et que de cette présence se forge la possibilité d'un dialogue qui offre à l'autre la possibilité de déployer sa pensée et du coup la possibilité de développement. Et puis il y a ses épisodes sismiques.

C'est face au choc d'une rencontre, face à l'échec, la volonté de ne pas oublier et passer à autre chose, d'abord l'écrire dans mon journal, puis une résistance à ne pas entériner une phase de déprime d'oubli, en remettant ces éléments au travail d'une reconstruction, une conscientisation des forces apprenantes par l'analyse de ces éléments écrits.

Ce ne serait pas de dire alors que la mémoire à pour fonction d'être oublieuse, il est des formes de mémoires qui font passer le quotidien dans une mécanique intériorisée et qui devient inaccessible, automatique, d'autres forment qui oublient peut-être parce qu'une des fonctions de la mémoire serait de permettre l'homéostasie du sujet. Du coup comme pour mes textes qui ne sont que des aspérités de mon quotidien lissé, peut-être pour l'accompagné quand il remonte à la surface que des événements extrêmes, donne t'il accès par le récit à des éléments catastrophiques, ses séismes...

Dans le temps d'accompagnement qu'il nous est donné, devons-nous alors peut-être assurer la personne... C'est, il me semble, cela que je touche avec Mme GM qui comme d'autres, a un jour déposé son dossier au bureau, j'ai choisi alors intuitivement de les garder comme j'ai pu un jour, dans l'animation d'un « *clos lieu* » à la manière d'Arno Stern, stocker les dessins que les participants déposaient. Assurer l'autre augure quelque chose de la responsabilité de l'accompagnant qui va peut-être au-delà de ce que permet ou a l'habitude de permettre et de gérer l'école... Ainsi au-delà du temps contractualisé ce noue t'il un lien surtout vis-à-vis des personnes en situation difficile par exemple dans certain cas de recherche d'emploi. Peut-être ai-je aussi en garde au bureau comme une boîte noire de mémoire, la trace écrite d'un récit déposant et dépassant des souffrances au travail...

De nouvelles questions de recherche s'ouvrent ici encore, comment se souvient-on, et de quoi ? Et dans cette effort de mémorisation et de dépôts par écrit quelle est la responsabilité engagée de l'accompagnant dans ce travail par un récit qui interroge le trajet et le projet ?

Un jeu de catégories

A un autre niveau, cette manière de travailler en atelier céramique est ce qui est reproduit sur le service VAE. Dans l'atelier ce n'est pas l'objet qui importe, mais la manière d'aller à l'objet. Le point de départ de la création est de ne pas partir de la forme attendue ou espérée. Nous ne serions que dans la copie de la réalité que nous n'atteindrions qu'au prix d'un immense travail technique, avec peut-être le risque que la parfaite exécution de la forme attendue ne corresponde finalement pas à l'objet souhaité. Je ne sais pas ce qu'est la forme de telle sculpture ou de tel modelage quand un

compagnon potier m'interpelle pour me demander comment faire ceci ou cela. Je ne peux que répondre sur comment faire techniquement, mais comment faire pour que cela ressemble à un cheval par exemple, je ne sais pas... parce que je ne suis pas moi-même bien sur de ce à quoi ressemble un cheval pour moi, et donc encore moins pour celui qui pose la question. Je sais pour moi ce qu'est une tasse, un bol rond parfaitement centré, l'ennui c'est que le rond m'ennuie, et pour ma part si je ferme les yeux et laisse mes mains jouer ce n'est pas du rond qu'elles puisent dans mon esprit. Je peux alors juste dire aux compagnons de fermer les yeux et de laisser faire leurs mains, on verra bien après si, en oubliant de trop penser ce qui doit être, on fini par faire advenir ce qu'on voulait faire ou dire. A la fin la présence de l'œuvre suffit en elle-même.

D'accompagnement en accompagnement, j'ai fini par me forger comme hypothèse de début de travail que la personne qui entamait une démarche de VAE dans le travail social, ne cherchait pas que le diplôme. Si ce n'était que de cal qu'il s'agissait une réponse technique sur comment faire suffirait. On pourrait aborder le livret 2 comme un questionnaire, et les réponses aux questions pourraient être traitées par un logiciel complexe qui éviterait la dimension du jugement humain du jury.

Tout la difficulté pour nous dans l'atelier est de nous détacher des formes conventionnelles et de nos représentations des formes que l'autre attend de voir, pour enfin accéder à ce que nous voulions dire et non tenter de tendre vers à ce que nous imaginons de ce que l'autre attendrait de voir. Si je peux voir des similitudes dans mes deux démarches d'accompagnement, puis-je dans la VAE aller jusqu'à penser que le candidat doit accéder à ce qu'il peut avoir à dire mais sans se déconnecter de ce que nous imaginons ensemble des attentes du jury, puisque là la présence du seul récit dans un livret ne suffit pas ?

Le candidat peut-il travailler que depuis un récit, que depuis « *une herméneutique intérieur au récit (M. Zecca)* » quand le jury travaille lui peut-être depuis une anamnèse ? Pour ma part choisissant de partir des catégories de l'accompagné, mais conscient de ne pas être neutre, tenant compte des miennes, puisque notre rencontre n'a lieu que pour un travail qui se joue dans un temps conditionné et vers un objectif précis, il s'agit aussi de retravailler un possible, de permettre au candidat de s'accaparer les catégories du jury et alors de pouvoir transformer le livret pré formaté pour jongler entre le récit et l'anamnèse attendue.

Des savoirs vernaculaires à une forme de connaissance de l'action

Le bureau est à voir comme un atelier... Depuis dix ans déjà je ne suis plus travailleur social. Et j'ai moins d'intérêt pour ces savoirs établis du travail social que je n'utilise pas, que je n'ai d'attirance pour tous ces textes dans lesquels l'auteur décrit sa manière d'apprendre davantage que ce qu'il a appris. J'ai vécu un temps salarié de structures médico-sociales. J'ai vécu un temps universitaire de transition vers un ailleurs. Aujourd'hui accompagnateur-formateur d'adultes, la VAE, ici, dans le champ du travail social, n'est qu'un terrain de pratique, comme les ateliers de céramique. La recherche, l'essai de théorisation, porte sur les démarches de VAE et la formation tout au long de la vie, et pas sur le travail social...

Il y a là aussi un effort de pratique, et de création d'un savoir sur la manière de construire son savoir et du coup son action, qui va après coups alimenter, de théories et de connaissances, mieux retourner dans le laboratoire alchimique de l'action. Plus je cherche à comprendre comment la personne que j'accompagne s'y prend pour apprendre et en dire quelque chose, plus j'apprends sur la manière dont je marche quand j'accompagne.

Cette forme de savoirs qui m'est propre et propre à l'action dans l'instant de l'action, je peux tenter d'en dire quelque chose et d'en faire un savoir professionnel. Mais poussant plus loin cette transformation, je peux faire de ces savoirs professionnels, l'objet d'expérimentations, ou le véhicule d'exploration d'un champ théorique. A la fois cela va influencer sur ma manière de penser mon travail et donc de le faire, mais en même temps c'est mon seul moyen d'exploration des champs théoriques de l'abstrait. Ici les références a posteriori sont des sources puisées du côté de la didactique professionnelle.

Le développement de l'expérience se fait dans un rapport entre l'activité et le langage. La fonction première du journal de bord dans l'activité de travail est de permettre une forme de dialogue avec soi même. Mais l'expérience se capitalise aussi en dehors du sujet. Ici le journal est aussi une forme de stockage. Ecrire communiquer à partir de ces données d'expérience et d'expérimentations, c'est fabriquer une autre forme de stockage. Un stockage de communication. Le dialogue sur l'écrit avec Bruno réintroduit de la contingence et du collectif. Le journal devient un dialogue avec l'autre.

Peut-être alors dans cet essai de communication y a-t-il la création d'un surdestinataire entre les chercheurs (le groupe à l'œuvre dans ce travail d'écriture collective) et l'autre le collègue lecteur. Pour Yves Clos⁵ au travers de la méthode de *l'auto confrontation croisée* il y a développement de l'expérience que si il y a un nouveau destinataire et un *surdestinataire*, et si il y a création de nouveaux objets.

Ici les premiers destinataires seraient le groupe de chercheurs autour du livre et face à qui je fais un commentaire de ma propre pratique à partir du film que seraient les notes de journal. Mais il y a Bruno, le collègue, celui qui connaît aussi l'affaire de l'intérieur et qui pose des questions de collègue, sur quoi se fabrique de nouveaux objets : le dialogue épistolaire et les commentaires... Entre les chercheurs et le collègue se crée un *surdestinataire*. Je ne dis pas la même chose en parlant aux membres du groupe de recherche, là comme des observateurs, ou à Bruno perçu comme un collègue. Pour Yves Clos, la variation des destinataires est un moyen de donner accès au réel.

Il y a alors, dans le dialogue et dans les liens qui se tissent entre différentes activités comme la céramique, l'accompagnement des démarches des candidats ou ici même ce travail de recherche, l'attribution de significations nouvelles à des objets objectifs et subjectifs. C'est de ces significations nouvelles que vient pour Guy Jobert⁶ le développement de capacités nouvelles de s'autonomiser, de s'attribuer son action, par le desserrement des déterminations qui nous font agir...

C'est ce qui se produit particulièrement sur ce questionnement autour de la séduction, il y a d'abord un ressenti, une expérience stockée ailleurs dans un journal, puis l'apparition de destinataires et d'un surdestinataire qui va questionner plus loin que ne le ferait un observateur extérieur. La réflexion qui se produit sur ce schème de comportement dans l'accompagnement est une boucle de rétroaction qui permet d'infléchir par la suite le comportement, comme cela a été fait depuis le premier extrait du journal dans ce témoignage d'accompagnement d'un livret 2 bis, qui a transformé la pratique d'accompagnement...

⁵ Sur l'intervention d'Yves Clot, en Table ronde au 1^{er} colloque international francophone de l'association Recherches et pratiques en didactique professionnelle : « L'Expérience », 2-4 décembre 2009 AgroSup Dijon.

⁶ Idem

Il y a là l'idée que l'expérience qui développe est rare. Avoir fait l'expérience de, peut avoir marqué sans que cela ai développé le sujet. L'expérience qui développe est l'expérience qui changerait les comportements. C'est peut-être ce que j'ai rencontré comme obstacle avec la candidate résignée. Les expériences étaient marquantes, pour traverser les épreuves il fallait posséder et déployer des compétences ; Mais quelque chose contrecarrait l'objectif d'aller vers la certification. Y avait-il là développement de l'expérience du sujet, quelque chose qui permettant les desserrements des déterminations permettait d'apprendre ? Ou n'y avait-il pas alors des déterminations inconscientes de l'action qui empêchaient toute évolution, des expériences qui marquent mais qui ne développent pas la personne ?

Comme dans d'autres exemples, l'expérience ici n'est pas une richesse, elle est un poids. Ce poids potentiel que d'autres candidats ont su déléster, ou s'en dégager par l'activité du dialogue dans l'accompagnement, dialogue qui parfois pouvait être une dispute, mais qui par le langage et le travail de communication a offert la possibilité à chacun de s'autonomiser par « le desserrement des fils invisibles qui nous marionnettisent » (depuis G. Jobert).

Avec un remerciement particulier à Marine ZECCA (du cabinet Conviq : Connaissance et vie quotidienne) pour de longues discussions aidant l'écrit et la pensée à prendre forme. Et une pensée particulière à Agnès VEILHAN auprès de qui comme à côté d'un maître oriental j'ai appris en regardant.

En remerciant particulièrement mais collègues de travail pour l'écho qu'ils ont apporté, Bruno Hass pour le dialogue épistolaire, et Julie Boucher pour des réactions à chaud après des temps de relecture.

Bibliographie après coup :

2-4 décembre 2009 Dijon : L'Expérience, 1^{er} Colloque de l'Association Recherches et Pratiques en didactiques professionnelles :

B. Fraysse : « *Analyse d'une activité professionnelle émergente, processus d'intégration en contexte de formation* »

M. Henry et M. Bournel-Bosson : « *« je ne sais pas si c'est le mot » l'expérience comme développement de rapports entre langage et activité* »

Par un collectif d'accompagnateurs en VAE du Ministère de l'Agriculture et Patrick Mayen : « *L'accompagnement en VAE compétence et pratiques pour une nouvelle fonction* » Editions Raison et Passions Dijon 2009

Au sujet de la pairémulation Jean-Luc Simon : « *Vivre après l'accident* » Chroniques sociales Lyon 2001